

I : Le libre arbitre, la plus grande et vieille illusion du monde

*Ils scandent "liberté" poitrine déployée,
Ils écrivent son nom, l'âme tellement fière
Comme ils hurlent en meute, ils ne vont point douter,
Pourtant ce ne sont là que de viles ornières*

*Je m'en vais démontrer que ces incantations
Révèlent leur mépris de la réalité
La liberté ne prend, pour toute incarnation,
Que fantasmes têtus et folles illusions,*

*Ce n'est qu'en leur esprit qu'elle vient se graver,
Pas dans le marbre aucun ni lignes de la main,
Elle ne se signale au long d'aucun chemin.*

Il est temps, en ce XXI^e siècle, d'attaquer le libre arbitre de front, le démolir, l'atomiser, le désintégrer.

De toutes les conceptions virginales du monde, depuis que le monde est monde, le libre arbitre est la plus profondément enracinée en même temps que la plus illusoire.

Enraciné dans le dispositif cognitif humain depuis toujours, proliférant de manière exponentielle depuis des siècles, ce concept atteint aujourd'hui un paroxysme de triomphe dégénéré, correspondant au règne tout puissant de la liberté dans nos sociétés modernes.

- 1) Son hypothèse est parfaitement gratuite.
- 2) Il contrevient aux lois de la physique et à la science toute entière.
- 3) Il faut le croire pour le voir et le voir, c'est ne plus le croire.

Telle est la vérité la plus subversive du monde.

Une vérité qui fait l'unanimité contre elle, un front constitué des troupes les plus diverses du paysage anthropologique global,

croyants,
mécréants,
gauchistes,
réactionnaires,
progressistes,
marxistes,
libéraux,
ultralibéraux,
fachos,
anarchistes,
anticapitalistes,
socialistes,
populistes,
colonialistes,
décolonialistes,
animistes,
hindouistes,
agnostiques,
suprémacistes,
positivistes,
séparatistes,

universalistes,
communautaristes,
matérialistes,
spiritualistes,
tous croient au libre arbitre, placé tout au centre de leur existence, fondée tout entier sur un mensonge autogénéré autant qu'hérité.

Nous allons ici démonter la chose pièce par pièce.

Qu'est-ce que la conscience ?

En ce XXI^e siècle, la science, dans son exploration du cerveau, en est à une étape paradoxale comme en astrophysique et la physique quantique, mêlant balbutiements et révélations fracassantes.

Des balbutiements en termes d'exploration de l'activité cérébrale dans toute sa complexité et sa substance, mais révélations fracassantes sur le lien, qui nous intéresse ici, qu'entretiennent la conscience et le cerveau.

Nous avons, aujourd'hui, l'idée la plus concrète de ce qu'est la conscience que nous n'avons jamais eue, comme nous le verrons d'ici quelques lignes.

En attendant, considérons la grande spécificité de la conscience, qui n'est pas des moindres : elle ne peut être perçue que par elle-même.

C'est en se percevant elle-même qu'elle confirme son existence et la signale par la communication.

En ce sens, le "Cogito Ergo Sum", "Je pense donc je suis" de Descartes est parfait. Ce chef-d'œuvre en trois mots latins est peut-être le plus brillant de tous depuis que l'Homme conçoit, abrite des idées.

Parce que la conscience est la conscience de soi-même, elle prouve mon existence qui se signale à travers elle, elle en apporte la preuve, la proposition est irréfutable, impeccable, ciselée comme un atome d'hydrogène.

Mais lui associer la liberté serait une grave altération de la vérité qu'elle contient, l'or pur deviendrait fange.

Car penser, être conscient de sa pensée, ce n'est rien d'autre, en réalité, qu'observer sa propre pensée.

En rien la créer.

Pas un seul instant, jamais, à des années lumières de cela.

Je ne suis que le témoin de moi-même, ma conscience n'est que le témoignage de son propre contenu, aussi sûrement que je témoigne d'autrui.

D'où me vient une telle certitude ? D'un mélange de science neurologique et de raisonnement théorique dont l'ensemble, explosif, dynamite la liberté aussi sûrement que l'on a rasé le quartier de mon enfance.

Ce que dit la science

La science du XXI^e siècle a officiellement et formellement mis fin à l'illusion du libre arbitre, seulement, l'information est restée confidentielle, et pour cause, personne ne veut la recevoir.

Les gens sont accrochés à leur souveraineté sur eux-mêmes et à la liberté comme une huître à son rocher.

Sauf que cette roche là n'est que vapeur grisante, l'opium le plus ancien et le plus enivrant du monde.

Patrick Haggard, britannique francophone, est un neuroscientifique tout ce qu'il y a de plus sérieux et respectable, dont personne ne remet en cause les compétences, au service d'une démarche tout ce qu'il y a de plus candide.

Cela produit inmanquablement des étincelles.

Ses conclusions sont, oh combien salutaires.

Ce saint homme, ai-je envie de dire, s'est interrogé comme nous tous qui nous interrogeons, sur la nature de la conscience.

Ses prédécesseurs, Benjamin Libet le premier, un français, avaient déjà compris que la conscience ne siègeait nulle part dans le cerveau en particulier, mais émergeait au-delà d'un seuil critique d'activité globale de l'encéphale.

Quelle extraordinaire découverte que cette mise en bouche !

Car on aurait tant voulu loger la conscience quelque part, on aurait tant aimé qu'elle habite un recoin du cortex échappant, par exemple, aux lois auxquelles sont soumises les autres.

Quel boulevard c'eût été pour la liberté !

Au lieu de cela, la conscience devient une flamme. Cette analogie n'est pas celle de Haggard, mais la mienne.

Elle émerge du cerveau comme le feu de son combustible :

Car la chaleur n'est rien d'autre que de l'activité et l'augmentation de chaleur n'est rien d'autre que l'augmentation de l'activité, de sa vitesse.

Cela, c'est de la physique dynamique basique.

Un corps qui se réchauffe n'est rien d'autre qu'un corps au sein duquel augmente l'activité, celle des atomes.

Or l'activité du cerveau n'est rien d'autre que l'activité des électrons - les mêmes en électronique et en neurologie - qui empruntent les circuits cérébraux qui leur sont destinés.

Ces circuits sont constitués de neurones et de synapses, dont chacun connaît l'existence, au programme du collègue.

Ces neurones et synapses sont en quelque sorte des aiguillages à électron, ils offrent aux électrons la trajectoire qui fait naître la pensée.

La conscience, donc, émerge à partir d'un certain seuil d'activité du cerveau, la science l'a découvert avec Libet, la science a donc découvert que la conscience est une flamme.

En effet, elle est un symptôme de la chaleur, elle la sanctionne, elle en est issue, elle en est l'expression, en rien elle n'en est la source, la cause, en rien elle ne la génère.

Puisque le cerveau ne *brûle* pas, il convient, plus prosaïquement, toujours à ma propre initiative, de considérer que la conscience est, non pas une flamme, mais une *sécrétion*.

Celle-là est certes immatérielle, à rapprocher d'un champ magnétique plutôt que d'un fluide ou d'une hormone, mais cela n'empêche pas le concept de sécrétion, qui signifie en dernière instance le produit de quelque chose.

La conscience est le produit de l'activité cérébrale, distincte de cette dernière mais entièrement déterminée par elle.

Le cerveau humain, **avec ce cortex surdéveloppé par rapport au règne animal y compris des grands mammifères, n'est autre qu'une volumineuse glande bio-électrochimique produisant de la pensée,** aussi sûrement que les reins sécrètent l'urine.

Pour réunir la conscience, les électrons doivent se réunir au sein du cerveau, exécuter leur danse, sur laquelle nul n'a de prise, nul autre que Dieu, un concept qui m'est nécessaire et que je discuterai au prochain chapitre.

Revenons à la découverte de Haggard, qui est allé beaucoup plus loin. Il est inutile d'interpréter les conclusions, hyper éloquentes, je me bornerai à les restituer, intactes.

Haggard a voulu déterminer, en quelque sorte, **si la conscience influait sur les électrons ou si les électrons influaient sur la conscience.**

Il a voulu déterminer **si c'est la conscience qui influait sur le cerveau, ou le cerveau qui influait sur la conscience.**

Si la pensée est sécrétion, entièrement façonnée par l'organe, ou si la pensée est autre chose, qui échappe à l'activité de l'organe, qui peut-être le façonne.

Car pour qu'il y ait liberté, il faut que la pensée apparaisse détachée de sa détermination bio-électrochimique, les circuits qu'empruntent les neurones, elle doit, cette pensée, plutôt qu'être déterminée par la course des électrons, les guider dans leur circuit.

Par ailleurs, on a découvert que le cerveau avait bel et bien une activité subliminale. En effet, en dessous du seuil d'activité de la conscience, il y a une activité quand même, plus faible, que la conscience ignore, mais qui existe et ne cesse qu'à la mort. Ces fonctions qui passent sous le radar s'occupent de tâches diverses et variées, toutes inconscientes. Et toute la question, c'est de savoir jusqu'à quel point cette activité est déterminante, ou pas.

Or,
puisque je peux "observer" la conscience depuis Libet, telle qu'elle se signale par l'activité cérébrale qui correspond à l'écran,

puisque je peux observer *l'inconscient* qui consiste en **l'activité du cerveau dont on n'a pas conscience**, une activité **moindre mais toute aussi mesurable et réelle** que celle qui sanctionne la conscience,

alors je peux observer le lien entre les deux.

C'est ce que Haggard a fait.

Un "choix" inconscient, ou subliminal, se repère au fait que, sur l'écran, l'activité du cerveau correspondant à ce "choix", n'atteint pas le seuil d'activité de la conscience.

Un "choix" conscient, lui, signale son activité critique sur l'écran aussi sûrement qu'une modélisation du Taj Mahal révèle son architecture.

Ce qu'il a découvert, *formellement*, par A plus B, par l'usage de la logique la plus élémentaire et implacable, c'est que **le "choix" se décide systématiquement en-dessous du seuil critique de conscience.**

Cela signifie que le **cerveau produit d'abord un message inconscient**, qui existe, ce message, bien qu'inconscient, parce qu'il se signale à l'écran aussi sûrement que la Voie Lactée au télescope,

lequel message échappe, par définition, au libre arbitre puisqu'il n'est pas conscient,

et lequel **détermine entièrement la pensée finale**, consciente, celle que l'on croyait sujette à la liberté.

Observerons ce qui se passe dans le cerveau au moment du fameux choix, de la souveraine décision, que l'on croyait expression du libre arbitre.

Haggard offre plusieurs options au sujet. Par exemple, le choix d'appuyer sur un bouton avec la main gauche ou la main droite.

On l'invite à faire usage de son libre arbitre pour déterminer laquelle de ses deux mains ira à la rencontre du bouton.

Ce que l'on voit, c'est que le signal inconscient détermine le choix conscient.

On peut établir cette vérité expérimentale irréfutable grâce au fait que chacune des deux mains se signale à l'écran de l'encéphalogramme, tout autant que la prise de conscience.

La main gauche est inscrite à l'écran, au niveau infra conscient aussi sûrement qu'une molécule H₂O extraite de l'océan,

or on voit que la main gauche était déjà inscrite à l'écran avant que la conscience n'intervienne.

Sur l'échelle du temps, en l'occurrence des dizaines de millisecondes, le choix inconscient de la main précède le choix conscient de la main.

Avant que le seuil conscient n'ait été atteint dans le cerveau, le « choix » de la main avait déjà été opéré par le cerveau, aussi vrai que la coquille de l'œuf contient déjà le poussin avant qu'il ne la brise.

C'est un travail absolument révolutionnaire, d'une portée millénaire à laquelle nul ne comprend rien, à laquelle je veux rendre ici justice.

Par ailleurs, chose extraordinaire, le même Haggard a mis en évidence **l'importance de l'influence subliminale.**

Réalité cérébrale fascinante : **Plus un sujet fait l'objet d'influences subliminales, donc de déterminant inconscient, plus sa conscience, exécutant ces injonctions inconscientes, porte le sentiment de sécurité et de souveraineté du choix,** selon le témoignage des sujets.

Voilà pourquoi l'illusion est si difficile à détruire.

Elle s'appuie sur des mécanismes cognitifs puissants, profonds comme le cerveau reptilien, dont l'objet est de donner à la conscience l'impression d'avoir choisi ce qui fait irruption en son sein.

Je le conçois comme un mécanisme de défense, pour reprendre un concept freudien ; il serait si insupportable au commun des mortels de subir son propre sort intime et intérieur comme comportemental, social, affectif, qu'il faut lui donner l'impression de le contrôler.

C'est ce dont s'est chargé avec grand succès notre cortex jusqu'à présent.

Mais vient un jour où il faut grandir.

Accepter ce que l'on est.

Le soleil, en rien ne tourne autour de nous.

La conscience en rien n'est au centre de la pensée, la liberté n'est qu'un épiphénomène cognitif.

Pour achever d'en exterminer l'illusion, je vais à présent livrer un raisonnement théorique basé sur l'empire de la logique pure, sans aucun recours à la science physique.

On aurait pu, avant une telle science salutaire entre les mains de Haggard, comprendre l'absurdité du libre arbitre par l'usage de la rationalité comportementale, phénoménale et sensible, par l'usage de la raison.

Car l'enseignement de Haggard ne se limite résolument pas au choix de la main qui appuie sur le bouton, mais concerne **l'intégralité de la pensée**.

Choix de la conscience ou conscience du choix

Examinons d'abord la problématique du libre arbitre sous son angle le plus théorique. Ces considérations seront suivies d'observations pratiques.

Pour se rendre compte par un procédé logique si la conscience domine sa propre substance, son contenu, le façonne ou le subit, il faut distinguer ce dont on est conscient et ce dont on n'est pas conscient, ce dont on est inconscient donc.

Cette distinction n'a rien à voir avec l'existence de l'inconscient tel que le décrit Freud, il s'agit seulement de tracer une frontière claire entre ce qui appartient au champ de la conscience et ce qui ne lui appartient pas.

On peut considérer que ce qui ne lui appartient pas appartient à l'inconscient freudien, ou considérer que cela appartient à quelque limbe, nuée ou néant, qu'importe ici.

Je veux juste faire valoir que le contenu de la conscience est circonscrit à ce dont on peut justifier, "cogito ergo sum", c'est le seul élément auquel il faut s'intéresser ; qu'est-ce qui est conscient, c'est à dire dont je peux témoigner, qu'est-ce qui est inconscient, c'est à dire que j'ignore ?

Je suis conscient de quelque chose à partir du moment où je suis en mesure de l'exprimer : une idée, une sensation, un affect, une intuition, un concept, quelle que soit la simplicité ou la complexité de ce dont je suis conscient, je le suis si je le *sais*.

"J'ai chaud ou froid", "je trouve cela beau ou laid", "Je mesure telle quantité, je fais tel calcul", "je suis heureux ou malheureux", "je suppose telle ou telle chose" etc. tout cela appartient au champ de la conscience.

Le libre arbitre signifie la souveraineté de la conscience sur elle-même, en rien le fait qu'on pourrait être inconsciemment libres, ça n'a aucun sens.

Le concept d'inconscient exclut la liberté dans les termes, on ne peut être libre de faire un choix dont on ne connaît même pas l'existence.

Pourtant certains étendent la liberté à l'inconscient, j'en ai rencontrés.

Ce que je ne suis pas en mesure de formuler, ce que je ne *sais* pas, ce à quoi je ne *pense* pas est, par définition, en dehors du champ conscient, n'appartient pas à la substance consciente.

L'enjeu est de savoir à quel moment, dans quelles circonstances, quelque chose passe du statut d'inconscient à celui de conscient.

On se rend compte alors que le propre de la conscience est de ne pouvoir convoquer consciemment ce qui est inconscient, puisque, précisément, c'est inconscient.

« Il me vient une idée » dit-on.

Ce vocable est excellent, il décrit parfaitement la réalité de l'irruption de la pensée dans la sphère consciente.

Je ne peux décider d'avoir une idée, elle ne peut que venir.

Quiconque connaît la page obstinément blanche, par exemple, le sait parfaitement.

« Cela me revient » alors que l'on cherchait quelque chose.

En effet, la conscience cherche, mais quand elle trouve, si elle trouve, ce n'est pas de son propre fait, sans quoi il n'y aurait même pas besoin de chercher.

Nul libre arbitre ne peut être l'auteur d'une idée survenue à la conscience, ni ne peut convoquer d'information à la conscience puisque par définition, cette information est inconsciente avant de devenir consciente.

Or, inconsciente, comment la conscience pourrait-elle la choisir, comment la liberté pourrait y avoir accès puisqu'un choix inconscient ne peut être un choix ?

Si j'ai oublié un nom, je ne peux le convoquer en conscience, puisqu'il échappe à la conscience, je peux fournir l'effort de recherche mais ce qui solde cet effort par le succès ou l'échec échappe à la conscience, sans quoi il n'y aurait pas d'effort à fournir, la conscience se contenterait de convoquer une donnée consciente.

Mais comment pourrait-elle convoquer souverainement une donnée qui lui échappe par définition ?

L'information se convoque elle-même, éventuellement si on la cherche, éventuellement si on ne la cherche pas.

En revanche, l'irruption de l'idée, de l'information, engendre éventuellement tout un processus de nécessité qui lui est lié, et c'est ce processus qui apparaît aux yeux aveugles des défenseurs du libre arbitre comme le choix.

C'est parce que la conscience est en perpétuel mouvement créateur, construction à partir de la substance qui fait irruption en son sein, dont chaque étape est une nouvelle donnée qui pénètre en son sein depuis le néant, que l'on croit à la souveraineté de la conscience sur elle-même, conformément au mécanisme cognitif intime et puissant que Haggard a révélé :
Plus on est sous influence, plus on croit choisir.

Parce que la conscience est en mouvement et suit une trajectoire, on croit l'avoir choisie, comme on croit voir le soleil nous tourner autour, à cause de la trajectoire qu'il emprunte dans notre ciel.

On estime typiquement avoir choisi ce qui nous est agréable, et subir ce que l'on rejette, mais **la réalité, c'est qu'on ne fait que subir, pour le meilleur et pour le pire.**

La création intellectuelle, et par extension manuelle, matérielle, ne peut en aucun cas être reliée au moindre libre arbitre.
Il s'agit d'une expression de la nécessité par l'idée, le geste, la pensée qui tracent leur sillon dans la réalité comme une comète traverse notre ciel.

Croire au libre arbitre, c'est croire que la course des astres là-haut, répond à l'injonction de l'observateur.

La création humaine, c'est quand la matière, l'énergie (nous verrons le rapport entre matière et énergie) est le fruit d'elle-même, en passant par la conscience pour se donner vie à elle-même.

Ainsi, moi, à cet instant, je ne fais que retranscrire, via le clavier d'ordinateur, ce qui me pénètre laborieusement mais vigoureusement la conscience.

D'ailleurs je dois tout relire et corriger éventuellement de nombreuses fois, pour éliminer une quantité importante de déchets associés au premier jet, fort limité dans mes capacités de langage comparé aux érudits.

Si j'écrivais sous l'empire de quelque libre arbitre, rien, absolument rien ne se passerait comme cela se passe.

J'en *déciderais* tout autrement.

Je *choiserais* mille autres voies que celles que mon esprit empreinte, en écriture et dans la vie.

La notion « d'inspiration » d'ailleurs est éloquente, elle suggère bien que l'on ne peut davantage la décréter que le vent.

Le créateur humain n'est le créateur de rien du tout.

Il ne possède pas son génie, mais son génie l'emprunte.

Il est un médium qui pense et ressent ce qui pénètre sa conscience, et il se trouve que chaque être humain répond à cette exacte définition.

Cas de figure arbitral

L'hésitation, que l'on associe habituellement au libre arbitre suprême, n'est autre qu'un rapport de force.

Car il se trouve que l'esprit humain, y compris dans son exercice le plus normal et commun, est traversé de courants contradictoires qui se disputent la décision, la substance consciente, la disposition issue de cet affrontement.

Nul arbitre libre ne décerne la victoire ; le plus fort s'impose, un point c'est tout.

Qui est le plus fort ?

L'idée, l'option, le choix, la décision qui finalement émerge de l'hésitation comme une plaque tectonique en chevauche une autre avec laquelle elle était en conflit, "décision" qui se solidifie dans la conscience, avant, peut-être ou peut-être pas, d'être balayée par une autre hésitation, un autre choix.

« Vais-je porter secours à la veuve et à l'orphelin ? »

J'hésite, je risque d'y perdre, peut-être, ma réputation si j'appartiens à un milieu qui me le refuse, mon travail s'il consiste à les exploiter, ma vie si mon aspiration salvatrice est pétrie de danger.

Si j'y vais, c'est que l'idée de perdre ce que j'ai à perdre était moins repoussante que l'idée de laisser la veuve et l'orphelin en proie à leur destin, sous mes yeux.

L'idée de les observer sans agir m'est simplement insupportable.

J'agis par nécessité, celle d'embrasser l'amour propre du devoir supérieur, plutôt que subir le déshonneur.

Suis-je un héros ? Je suis un exemple de vertu certes, qui pour mille et une raisons caractérise mon esprit.

Mais nul arbitre ne s'est prononcé.

Mon sens de la dignité était plus fort que ma peur. Un simple rapport de force a imposé l'issue, la plus forte de mes inclinations antagonistes à triomphé.

Il en va de même, exactement, dans l'autre sens. Mon instinct de survie et de conservation des acquis se montre, souvent, plus fort que mes aspirations de justice.

Nul arbitrage, un rapport de force.

Parmi les cas extrêmes, mentionnons la notion de « perte de contrôle ».

Il s'agit en réalité d'une perte de l'impression de contrôle.

Cette perte intervient en brisant la chaîne normale des pensées créatrices d'illusion de contrôle sur elles-mêmes.

Une telle effraction est par exemple le fruit de la stupeur ou à plus forte raison de la sidération.

L'incapacité à réagir conformément à des pensées, avec pensée sans geste, ou geste sans pensée, est une rupture dans une mécanique habituellement tranquille, qui met en adéquation l'ensemble.

En aucun cas il ne s'agit de la disparition d'un libre arbitre qui, au demeurant, s'il officiait à sa place, ne se serait pas laissé évincer.

Dans le cas du dilemme, « Vais-je quitter mon travail et me mettre à mon compte ? » j'hésite car je ne supporte plus mon emploi, mais j'ai peur d'échouer dans ma propre entreprise, là encore, ce qui émerge au terme de ma réflexion, c'est l'option qui fait le moins peur, le moins mal, ou celle qui donne le plus d'espoir, d'enthousiasme, en tout cas rien qu'un arbitre libre ne sanctionne.

Je suis resté des années dans ce même bureau parce que j'avais peur de ce que je trouverais à la sortie. « J'ai enfin claqué la porte et je me sens libre à présent. »

Pour claquer la porte, il en a fallu l'impulsion.

Cette impulsion naît d'un rejet violent ou d'une perspective attractive particulière, pas du libre arbitre, comment décider de vouloir ? On veut ou peut, on ne décide pas de vouloir ou ne pas vouloir.

Si un libre arbitre dictait la décision de claquer cette porte, il n'y aurait même pas eu besoin de la claquer, elle aurait été refermée depuis longtemps.

La coupe a débordé et nul arbitre ne décide de ce que le vase contient ni ce qui en déborde.

Comme la bile est expulsée de l'estomac sous l'effet d'un choc dans une optique de conservation de l'intégrité du corps, la goutte qui fait déborder le vase psychique est héritée des circonstances, irrépressible dans sa conséquence.

Comme il est absolument illusoire que le libre arbitre puisse retenir la bile expulsée sous l'effet plus ou moins direct d'un virus, par exemple, il est tout aussi illusoire de croire que la goutte qui fait déborder le vase relève de la souveraineté de la conscience sur elle-même.

« Vais-je résister à la tentation de voler, violer, tuer ? »

A l'image du conflit psychique dans son ensemble, sur le plan moral/éthique, ce qui se joue dans la conscience, c'est singulièrement un rapport de force entre une pression et la digue qui sert à la contenir.

La digue, c'est le code moral que chaque individu est censé porter dans un contexte donné, la pression, c'est celle du désir, de la convoitise ou du besoin, le tout sous forme d'inclination, de pulsions plus ou moins prolongées dans le temps.

Ce qui détermine le crime, aussi bien d'ailleurs que le menu larcin, c'est le rapport de force entre la nécessité qui guide mon comportement pour me conformer à un code moral/éthique - par crainte des conséquences immédiates ou après la mort si je crois à la sanction après la mort - et la nécessité, la force, le désir, la pulsion qui guident mon comportement en direction de la transgression, par désir ou besoin de l'objet convoité.

Le besoin n'étant autre qu'un désir impérieux, le désir n'étant autre qu'un léger besoin.

Au sujet de la digue, j'ai indiqué que chaque individu est censé en disposer, mais dans les faits il n'en est rien.

La réalité, c'est que pour disposer d'une digue morale, tout individu doit l'avoir reçue de quelque héritage.

De son éducation au sens le plus large, de son imprégnation sociale et culturelle. Nul Individu ne peut être tenu responsable, n'est-ce pas, avec son libre arbitre, de ce qu'on lui a inculqué ou pas, ni même de comment le message reçu, le cas échéant, a été intégré ou non.

Nul libre arbitre n'offrira un tel héritage, car alors, quel serait l'arbitrage ? Entre quoi et quoi ? Être méchant ou être gentil ?

Ne riez pas. La punition, le châtement, est un acte qui consiste à considérer que le criminel a choisi d'être méchant plutôt que gentil.

Mais nous reviendrons plus tard aux crimes et châtements, en évoquant le sujet de la responsabilité.

Pour l'heure, observons que le criminel, dont le crime ne doit rien à aucun arbitre surtout pas libre, peut éventuellement faire l'objet d'intenses luttes intestines, entre la peur d'assouvir sa passion, et le besoin de le faire.

Ce qui est certain, c'est que le crime est le résultat d'une pulsion impérieuse, d'un besoin avide, bref, d'une nécessité souveraine au sein de la conscience, et en dehors, qui déborde la digue, ou l'absence de digue.

Le crime est le plus grand naufrage de la condition humaine.

Libre vertu

« Je me suis construit moi-même, j'ai tout fait de mes mains. Alors que les autres traînaient dans les rues, je travaillais dur à l'école, parce que je voulais devenir quelqu'un. »

J'y ai toujours cru et je l'ai fait.

Je suis devenu dirigeant d'entreprise à succès. « Contrairement à eux, j'ai fait librement bon usage de mon arbitre, eux ils arbitrent mal. »

Pourtant, bien ou mal arbitré, il faut qu'il y ait une raison à cela.

La liberté de l'arbitre ?

Mais s'il est libre, pourquoi arbitrerait-il mal ? Si la liberté de l'arbitre consiste à piéger son porteur, quel est le sens d'une telle liberté ?

Et s'il n'est pas libre, cet arbitre, alors ce n'est pas un libre arbitre.

Le libre arbitre, croit-on, serait aussi libre quand il fait mal que bien. Mais cela ne répond pas à la question : *pourquoi* mal au lieu de bien, ni même *comment* ?

Cela ne répond pas à la question de la nature de cette liberté qui, chez les uns, se dirige vers le bien, et chez les autres, vers le mal.

La raison pour laquelle aucun tenant du libre arbitre ne répondra jamais à ces questions pourtant enfantines, c'est que leur proposition est absurde au dernier degré.

Le concept même de liberté exclut l'auto-aliénation, c'est son exact opposé, c'est l'instrument par lequel on échappe à l'asservissement du mal.
Pourquoi cette même liberté prendrait-elle le mal pour cap ?

Or, si la liberté existe chez les vertueux mais pas chez les vicieux, cela signifie qu'elle n'existe pas.

Pourquoi et comment les vicieux rejetteraient-ils leur propre liberté ?

Si l'on peut se voir privé de liberté sans l'avoir choisi, quel est le sens de la liberté ?

La liberté n'a rien à voir avec le fait de traîner dans les rues plutôt que de construire son avenir. Si chacun avait la liberté, soit de traîner dans les rues, soit de construire son avenir, chacun construirait son avenir.

En l'occurrence, ce qui se passe, c'est que la raison pour laquelle j'ai travaillé dur, c'est que j'étais mû par une énergie, une force, sous forme de foi en moi, en mon avenir, en mon devoir.

Pour comprendre ce qui conduit un esprit à agir, plutôt que subir, il faut songer à ce que le corps est capable de produire comme force pour appréhender le réel.

Si tout le monde autour de moi traîne dans la rue, il me faut franchir des obstacles de nature psychique, psychologique, pour m'isoler dans une démarche différente, exigeante, me couper de mon monde pour échapper à son influence.

Or, ces obstacles se franchissent par la force, la ressource mentale, exactement comme l'haltérophile soulève sa charge.

Il ne soulèvera sa charge que s'il dispose de la puissance musculaire suffisante.

Je n'échapperai à mon destin statistique, en tant que zonard, que si j'en ai la ressource particulière, qui me distingue de mes semblables, qui eux, n'échappent pas à leur destin statistique.

Notons ici, à ce sujet, que l'exception statistique appartient elle-même à la nécessité statistique, à la fatalité statistique.

Prenons une cité ghetto, statistiquement elle va produire quelques exceptions qui occuperont une place sociale plus élevée, parmi des camarades restés peu ou prou coincés dans leurs HLM, qui ne sont rien d'autres que les cales du navire, remplies de descendants d'indigènes et d'esclaves.

Cette ressource salvatrice dont jouissent ceux que le libre arbitre arbitre bien, consiste en passion (constructrice et non destructrice), en talent, en sens du devoir, en ce que l'on veut, dont le résultat est de mouvoir la conscience dans la bonne direction plutôt que la mauvaise.

Autant de choses que nul arbitre ne peut offrir à nulle conscience, autant de choses qui s'offrent elles-mêmes à la conscience, ou pas, et la plupart du temps pas.

L'être humain est très majoritairement conforme à son milieu de départ, ni plus ni moins.

Les bénéficiaires de l'ascension sociale sont de purs gagnants à la loterie.

Ainsi, la loi statistique qui impose à quatre vingt dix pour cent des ressortissants d'un tel ghetto de rencontrer prison, chômage et errance jusqu'à la mort, est la même qui prévoit à quelques pourcents d'échapper à ce cercle infernal de la misère sociale.

Tout comme la loterie impose une écrasante majorité de perdants et une infinitésimale minorité de perdants, c'est la même loterie, la même loi statistique.

Zero libre arbitre dans cette affaire.

Toute loterie est par définition scélérate et criminelle.

Lorsqu'elle se présente sous forme de vertu ayant donné ses fruits, elle est une pomme dégueulasse infestée des vers et d'arsenic.

Lorsqu'elle attribue son rôle de misérable à un misérable elle est d'une infinie cruauté.

Lorsqu'elle récompense les vicieux et sanctionne les vertueux, elle est immonde.

Quand elle rapporte de l'argent en exploitant et suscitant la misère, elle est mafieuse.

Quel esprit damné tire au sort les gagnants ?

Ramasser la mise de millions de brebis venues se faire tondre qui sont déjà si dégarnies et récompenser quelques-unes d'entre elles en entretenant savamment le rêve, extrêmement lucratif et illusoire, pour chaque joueur que c'est le prochain gagnant, est un crime, ni plus ni moins.

C'est la définition du précipice où l'on conduit le troupeau.

Quand ce troupeau est humain c'est un crime de masse.

Voilà pourquoi, nous y reviendrons, chacun doit acquérir, par l'éducation, les ressources que sa constitution première ne recèle pas. Le respect d'autrui et la compétence de l'imposer.

Une chose est certaine, quand je crois avoir échappé à mon destin en me forgeant moi-même, je ne fais que constater ma bonne santé morale, mentale, psychologique, existentielle, mon talent, bref, mon privilège.

Je me passerai donc de bravo. Merci.

Je pense donc j'arbitre

Il est un domaine de l'activité mentale auquel on associe tout particulièrement le libre arbitre, outre le vice et la vertu, c'est la réflexion.

Qu'est-ce que la réflexion, que se passe-t-il quand on réfléchit ?

La réflexion est une hésitation active, elle intervient lorsque la décision, le choix, fait l'objet de concurrence, lorsque se pose une question.

La réponse est-elle le fruit du libre arbitre ? Voyons cela.

Si je réfléchis à ce que je vais faire de ma journée ou de ma vie, les options en présence traversent ma conscience, les avantages et inconvénients de chacune d'elles.

Ces idées, ces représentations défilent et s'entremêlent, elles sont en mouvement, elles le resteront jusqu'à l'issue de la réflexion.

Car tel est le propre de l'état de réflexion, c'est un état de mouvement, en l'occurrence circulaire de la pensée ; ce sont les mêmes idées et données qui défilent indéfiniment, jusqu'à cristalliser quelque « choix » ou « décision » concernant mon plan d'action.

D'abord, la réflexion n'est pas un état familier à tous les esprits humains.

Certains réfléchissent beaucoup plus que d'autres.

Et certains encore, mieux, beaucoup mieux que d'autres.

Ça dépend de ses facultés cognitives, dans le domaine du langage et de la logique.

Cela signifie-t-il que certains de nos congénères sont plus librement arbitrés que d'autres ? Non, soit l'arbitre est libre, soit il ne l'est pas.

Soit il existe, soit il n'existe pas.

Il ne peut en aucun cas se présenter à degrés divers car alors il échapperait à lui-même, ne pouvant être à l'origine de ses variations ou sa mutilation.

Si l'on veut que le libre arbitre existe chez certains et pas chez d'autres, on veut en fait qu'il n'existe pas, car nul n'a pu arbitrer librement son absence de libre arbitre, ni sa moindre mesure ou qualité.

Ensuite, la « décision », le « choix » qui découle de la réflexion, quelle qu'en soit la quantité et la qualité, fait office de synthèse dont la substance est déterminée, comme toujours, par la nécessité.

Nécessité induite par l'objectif dans lequel je réfléchis, et par la nature des données que comporte ma réflexion.

Ce sont celles des données qui auront finalement été perçues comme les mieux adaptées à mon projet, qui se matérialiseront dans la décision.

Mais demain, je peux changer d'avis.

Si j'étais doté d'un libre arbitre, c'est bien simple, je n'aurais pas besoin de réfléchir à quoi que ce soit, j'arbitrerais librement, avec la liberté de ne pas avoir à produire l'effort de réflexion.

La réflexion n'est pas un exercice libre, il est éminemment contraint.

Le fait qu'on puisse très bien le vivre ne signifie en rien le contraire.

Expulser ses excréments est un acte contraint qui, à priori, n'est pas fait pour être désagréable.

Il répond à une nécessité biologique.

La réflexion répond à une nécessité mentale à l'instant de sa convocation.

Son issue est inconnue à l'avance de la conscience, par définition, et par conséquent elle ne peut pas faire l'objet d'un libre arbitrage, en vertu du principe d'irruption que je mentionnais plus haut : **ce dont la conscience n'est pas consciente, elle ne peut le convoquer par la conscience.**

La vie en général est faite d'une suite de pensées et de gestes plus ou moins mécaniques et cohérents, qui se chassent les uns les autres, se succèdent les uns aux autres.

Je pense à mes dents que je brosse, ou je les brosse sans y penser, mais en pensant à ce qui éveille ma crainte, ou mon enthousiasme pour la journée ou le reste de ma vie.

Je pense à ce que j'ai à accomplir dans le cadre de mon rôle social, familial et j'accomplis ces tâches.

Que je sois mû, guidé par quelque chose de fort, en termes de répulsion ou d'attraction, ou que je n'attende ni ne fuie rien en particulier, je chemine en fonction d'où me mènent mes pensées.

Certaines d'entre elles sont présentes en filigrane, d'autres concernent mon activité immédiate.

Celles des pensées qui agissent en filigrane ne sont pas nécessairement les moins puissantes, bien au contraire.

Si je suis en train de penser aux derniers potins des voisins, et qu'à ce moment-là je suis rappelé à mon devoir de parent par un cas urgent, ma pensée en filigrane – la préoccupation de tout parent pour sa progéniture - reprendra immédiatement le dessus, puissamment.

Nul libre arbitre n'a à s'en charger, la liberté n'a absolument rien à voir là-dedans.

En fait, tout devoir supérieur, toute réponse aux questions impérieuses "qui suis-je et que dois-je faire ?", dans le cadre de l'exercice de la vie, habite la pensée en arrière-plan, et ne vient au premier plan qu'à l'occasion des cérémonies et autres occasions solennelles ou exceptionnelles.

Dans tous les cas, c'est la pensée qui guide l'Homme, non l'Homme qui guide la pensée.

Il n'y a rien à arbitrer dans l'esprit, qui est un écosystème en soi.

En émerge ce que la nécessité guide, dans la rencontre entre l'individu et les circonstances.

Free wheel

Dans le monde anglophone, le concept de libre arbitre prend une teinte légèrement différente, puisque « free will » se traduit littéralement par “volonté libre”.

C'est encore plus faux, fallacieux, idiot, inapproprié, illusoire.

La vie est faite de choses qui ne se commandent pas, à commencer par la volonté.

L'amour, le désir, la peur, l'aversion, la haine, sont autant de sources d'énergie qui motivent la nécessité que l'on nomme *volonté*, qui n'est autre qu'une énergie cinétique.

La volonté, c'est ce qui tend vers quelque chose, et qui, dans cette optique, se met en mouvement.

Il est tout aussi crétin de considérer que sa volonté est issue de sa liberté, que ne le serait, pour le capitaine du navire, le fait d'estimer que le vent souffle dans ses voiles en vertu de sa liberté de se mouvoir sur les eaux.

Les voiles, le capitaine les incline de sorte d'exploiter la force du vent, dont la direction n'est celle du cap, qu'en cas de chance. De même, il peut souffler plus ou moins fort, le capitaine doit évoluer avec tous ces paramètres.

En matière d'esprit humain, le cap et la direction du vent sont les mêmes.

L'esprit humain est soumis à une force, et la conscience humaine épouse cette force, sa direction avec, en déclarant que c'est sa liberté alors qu'il n'y peut absolument rien, quelle que soit la direction, vertueuse ou (auto)destructrice.

Seulement, comme nous l'avons vu en examinant le cas de figure du conflit, la météorologie de l'esprit est particulièrement complexe et des vents peuvent souffler en sens inverse, à moins qu'une paroi soit dressée sur son chemin, générant le conflit que le plus fort remporte.

La liberté, elle, n'a rien à voir dans tout ça, pas un seul instant.

Peut-on choisir d'aimer ?

De désirer ?

De craindre ?

De détester ?

Nombreux sont ceux, sur Terre, à le croire.

Je suis bien conscient qu'aucun des arguments que la science ou moi-même pourrions avancer ne les ferait changer d'avis. Seule une expérience, dans leur chair, comme je l'ai vécu moi-même à travers les phases successives de ma maladie, pourrait ouvrir leur conscience à cette réalité humaine.

En attendant, ces gens, je ne leur oppose que mon mépris, un mépris que je n'ai pas davantage choisi qu'ils n'ont choisi leurs illusions.

Aux autres, qui ne savent pas, je pose ces questions :

Qui ou quoi aimes-tu ?

L'as-tu choisi ?

A quel moment, comment ?

Te souviens-tu de l'avoir choisi, ou ne te souviens-tu pas plutôt l'avoir compris ?

Qui ou quoi désires-tu ?

L'as-tu choisi ?

A quel moment ?

Te souviens-tu de l'avoir choisi, comment cela s'est-il produit ? Ne l'as-tu pas constaté ?

Comment *choisir*, *décider* de désirer ou d'aimer quelque chose pour lequel on n'éprouve pas *encore* consciemment de désir, à l'instant où il faut faire ce choix ?

Comment la conscience fait-elle pour arbitrer ce qu'elle ne connaît pas ?

La réalité c'est que le cerveau introduit un charme dans le processus conscient pour donner l'illusion que l'on a façonné un sort que l'on ne fait qu'épouser.

Cela flatte tellement l'orgueil, quand on a réussi, de croire à l'empire de sa liberté, car ainsi, tout le mérite revient à son porteur.

Quant aux damnés, ils croient ce qu'on leur dit.

Si on leur a expliqué toute leur vie qu'ils sont responsables de leur destin, ils sont parfaitement capables de l'intégrer, et de revendiquer leur propre faute, comme en atteste un dialogue que j'ai eu un jour avec un clochard new-yorkais.

Il disait que tout était sa faute.

Il est vrai que le premier pilier du mythe américain, c'est le "free will". Chacun est responsable de son sort jusqu'à la dernière virgule.

Nation tarée et dégénérée.

Mais les misérables, de manière générale, ont un sens bien plus aigu du sort, du fait qu'il les dépasse complètement, et pour cause.

Que crains-tu, pourquoi ?

L'as-tu choisi ? Si tu avais le choix, ne choisirais-tu pas de ne pas craindre ce que tu crains ? Et ce que tu détestes ?

Comment aurais-tu pu le choisir ? Ne peux-tu pas que le constater ?

Tu détestes les araignées, les choux de Bruxelles, as-tu pu le choisir ? Tu détestes untel, comment l'aurais-tu choisi ? Tu détestes, adores, convoites telle ou telle chose, mais quel rapport avec ta liberté ?

Or, ta vie entière n'est-elle pas constituée de ce que tu penses et fais en fonction de ce que tu aimes, désires, crains ou détestes ?

Les individus humains sont dans leur écrasante majorité en symbiose correcte avec leur propre existence, grâce aux multiples mécanismes de stabilisation et défense biologiques et psychiques.

Tant mieux pour eux.

La vérité, c'est que je ne peux pas choisir ce que je ressens, mais que ce que je ressens détermine ce que je suis et fais.

La "volonté" est une manifestation pure de la vitalité de l'individu, elle ne procède pas davantage du choix que le taux d'adrénaline ou de testostérone.

Le « free will » est une pire arnaque encore que le libre arbitre.

C'est un paroxysme de vae victis social : si tu n'as pas la volonté et les capacités de te battre, c'est que tu as choisi d'être misérable, et moi, ayant choisi de te dominer, c'est mon droit le plus strict.

Il s'exprime traditionnellement, je l'ai dit, formidablement aux USA, et s'est merveilleusement illustré dans le thatchérisme notamment, pilier de tout libéralisme contemporain.

Conclusion

Il faut inclure dans la notion de comportement, non seulement ce que l'on fait, mais aussi ce que l'on pense. Ce que l'on fait, sauf rare exception de choc ou de réflexe, n'est que le prolongement direct de ce que l'on pense. Or ce que l'on pense est une représentation issue de ce que l'on ressent.

On ne choisit, ne décide ni ce que l'on ressent, ni ce qui en découle comme pensée, ni ce qui en est issu en terme de geste, d'action extérieurement visible.

L'être humain subit son propre comportement aussi sûrement que n'importe quel insecte, n'importe quel vivant. La seule différence est la complexité du processus, pas sa liberté.

L'Homme n'est libre de rien du tout, il répond scrupuleusement aux lois, forces et phénomènes qui en régissent l'existence, lesquels appartiennent à Dieu.

Trente-trois sentences pour condamner le libre arbitre

1 - Comme le soleil, en rien, ne tourne autour de la Terre, malgré la trajectoire de son disque dans le ciel, la pensée n'émane certainement pas de la conscience, malgré les dispositions cognitives qui nous en persuadent.

2 - Ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la Terre mais bel et bien l'inverse. Ce n'est pas l'Homme qui forge sa pensée, mais sa pensée qui forge l'Homme.

3 - Nous ne décidons pas de ce que l'on pense, nous ne faisons que l'observer, or ce que l'on pense conditionne ce que l'on fait, ce que l'on est.

4 - La conscience n'est pas une instance émettrice, mais éminemment réceptrice, un écran sur lequel se projette la pensée, dont nous sommes spectateurs, croyant la façonner à notre guise, elle nous emporte en fait dans son propre cours : flot, avalanche, ruisseau, torrent, déluge, coulée, son débit varie mais pas sa nature, toujours elle nous entraîne, absolument immergés en elle.

5 - Le cerveau est une glande à produire de la pensée, de la représentation, son émanation, son produit, sa sécrétion.

6 - Comme l'hypophyse, la thyroïde, le thymus, le pancréas, les ovaires ou les testicules produisent des hormones qui nous coulent dans les veines, le cerveau produit la pensée que charrie le sang. Comme les reins distillent les urines, l'appareil cérébral est la source d'où jaillit toute conscience et son contenu, la pensée.

7 - Comme la flamme est issue de son combustible, quand il atteint une certaine température, la cognition, la conception est issue du cortex atteignant un certain seuil d'activité, tel qu'on peut le mesurer avec un encéphalogramme.

8 - Comme la chaleur, en physique, correspond à l'accélération de l'énergie, c'est-à-dire l'intimité de la "matière", des atomes qui la composent, l'activité cérébrale parvient au stade conscient à partir d'un certain seuil d'activité électrique dans le cerveau.

9 - Car, on ne le réalise, on ne le comprend communément pas, mais le cerveau est un circuit bio-électro-chimique dans lequel circulent des électrons, comme en électronique, sauf que le réceptacle est biologique et non de métaux et de fibres, comme dans une carte mère.

Les électrons qui empruntent l'itinéraire qui leur est destiné, eux, sont les mêmes rigoureusement dans un cerveau humain et dans un circuit électronique.

10 - C'est la circulation de ces électrons qui est responsable de toute l'activité cérébrale, ce dont on est conscient, ce que l'on pense, ce que l'on ressent et, bien évidemment, a fortiori, ce que l'on fait.

11 - L'Homme qui croit décider de son comportement est tel un écran d'ordinateur qui croit décider de ce qu'il affiche.

12 - Il est tel un robot qui se croit à l'origine de ses mouvements.

13 - Un pantin qui estime esquisser ses propres gestes.

14 - L'Homme qui croit décider et choisir est tel le marin qui croit avoir commandé au vent de souffler dans la direction d'où il vient et vers où il pousse ses voiles.

15 - Il est plus aisé, pour le marin, de réaliser qu'il ne peut rien à la force et à l'orientation du vent quand ce dernier fait le contraire de ce qui arrange le premier.

16 - Il est tout aussi absurde de vouloir dissocier l'Homme de la Nature, que ne le serait l'aspiration à dissocier le vent de son souffle.

17 - L'homme est façonné par la nature comme la molécule d'eau à la surface de l'Océan, dont la trajectoire est tout entière déterminée par celle de ses voisins, le vent, les courants, l'attraction de la lune.

18 - Comme nul atome ne se promène à sa guise, selon sa volonté, son choix, sa décision, mais en fonction des lois, forces et phénomènes dont il relève au sein de son environnement, l'être humain est tout entier mû par ce qu'il ressent, pense, conçoit, et tout cela est issu d'une matrice qui échappe absolument à tout contrôle conscient.

19 - Il n'y a pas de choix de la conscience, il n'y a que la conscience du choix.

20 - La conscience, comme l'indique "Cogito ergo sum", c'est ce qu'elle peut justifier d'elle-même.

Je suis conscient de ce dont je me sais conscient, tout ce dont je me sais conscient, rien que ce dont je me sais conscient.

21 - Cela ne signifie en rien que je choisis ce dont je suis conscient, c'est même une idée absurde au dernier degré, bien que partagée par la quasi intégralité des brebis humaines.

22 - La pensée, c'est le tissage conscient, pouvant stagner à hauteur de sa plus simple expression ou atteindre des degrés de complexité vertigineux.

La pensée, c'est la conscience en mouvement. C'est la direction qu'emprunte le navire, mais le capitaine est inconnaissable, et l'origine du vent tout autant.

23 - Tout état de conscience et toute pensée, toute représentation comporte un substrat affectif, ce que l'on ressent, et une donnée logos, ce que l'on est en mesure d'exprimer par le langage au sens le plus large, incluant, par exemple, celui de la musique, des arts en général.

24 - Cette construction est toute entière irruption, une lave issue des entrailles de notre chair, passant pour s'en extraire par l'appareil cérébral, refroidissant instantanément au contact de l'air, offrant une roche en fusion et en mouvement que nous appelons pensée.

25 - La volonté est énergie pure, elle est la mesure de la pression atmosphérique qui s'exerce sur la paroi de notre âme. C'est le vent qui souffle dans nos voiles, sa force.

26 - Le rêve n'est autre qu'un état de conscience alternatif permettant de mesurer, expérience à la portée de tous, partagée par tous, à quel point nous ne décidons rien de ce que nous pensons.

27 - L'état de sommeil tient bien plus de l'éveil, et l'éveil du sommeil que ce que nous croyons. Les dauphins dorment et veillent en même temps.

28 - En veillant, nous dormons et ne le savons pas, en dormant nous sommes éveillés et ne le savons pas.

29 - À l'état d'éveil, nous ne forgeons pas notre pensée davantage qu'en rêvant, nous la subissons à exacte même hauteur.

30 - Il paraît qu'il existe des techniques pour façonner son rêve, lui faire prendre la direction que l'on souhaite. Si tel est le cas, la direction souhaitée est elle-même héritée.

31 - De même que l'on peut se croire en contrôle de sa vie parce qu'elle est conforme à son aspiration, on peut se croire peut-être en contrôle de son rêve.

Mais d'où vient l'aspiration ?

Qu'est-ce qui fait que ma vie, mon rêve, je les veux comme ceci et non, à l'opposé, comme cela ?

Nul ne peut en décider, tout est inclination, ce qui est contrarié et ce qui ne l'est pas, la même inclination issue des forces, lois et phénomènes qui nous gouvernent.

32 - Comprendre l'inanité du libre arbitre est une question d'intelligence, certes, mais plus encore d'humilité. D'ailleurs l'intelligence sans humilité plafonne très vite, elle a tôt fait de se cogner à une réalité qu'elle n'a pas pris le soin de détecter.

L'humilité de reconnaître l'impuissance de l'Homme, la sienne propre en tant qu'individu.

L'humilité de mesurer sa captivité.

33 - La conscience de l'absurdité du concept de liberté et son arbitre, pire encore la "libre volonté : free will" des anglo-saxons, a vocation à s'imposer dans le règne humain un jour ou l'autre, comme nous avons vocation à réaliser que notre planète est à peu près sphérique, non pas plate, et que c'est nous qui tournons autour de notre astre solaire.

Ce jour-là, je serai mort. J'aurai apporté ma part. Celle que je n'ai ni choisie ni décidée. Je suis dans le camp qui m'a choisi.